

Abonnez-vous à DeepL Pro pour éditer ce document.
Visitez [www.DeepL.com/pro](https://www.deepl.com/pro?cta=edit-document) pour en savoir plus.

**LES 5 PREMIÈRES MINUTES DE L'ENTRETIEN N'ONT PAS ÉTÉ ENREGISTRÉES EN RAISON DE PROBLÈMES TECHNIQUES. LE DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION ENREGISTRÉE EST LA RÉPONSE DE MR. ROGER CHARLES À LA TROISIÈME QUESTION DE SUIVI DE LA PREMIÈRE QUESTION PRINCIPALE : (***Ottawa était une institution bilingue. Dans quelle mesure était-elle intégrée sur le plan linguistique au cours des années 1970 ; les francophones et les anglophones s'inscrivaient-ils aux mêmes cours universitaires et participaient-ils aux mêmes clubs* ?)

Roger Charles : Beaucoup de francophones qui ont étudié à l'Université d'Ottawa étaient en fait des Franco-ontariens. Si le Québec s'était séparé [du Canada], ils auraient constitué une minorité beaucoup moins importante.

Roger Charles : Je pense que la communauté française par rapport à la communauté anglaise, il y avait deux dynamiques. La première, je dirais, était l'attrait ou l'attractivité d'un Québec indépendant. Et je dirais probablement que la majorité des francophones (qui n'étaient pas conservateurs) auraient appuyé le Parti québécois et l'indépendance à l'époque.

Roger Charles : Ce qui, bien sûr, n'a jamais conduit à un conflit physique entre Anglais et Français à l'Université d'Ottawa, mais cela a créé une dynamique et une expérience très difficiles par rapport à Carleton, qui était très anglophone.

Matthew Bhamjee : Anglo-saxon presque ?

Roger Charles : Oui, très blanche, parce que les étudiants étrangers, les étudiants étrangers à l'époque étaient une minuscule, minuscule, minuscule, minuscule minorité. Donc [Carleton] était vraiment à l'époque une université anglaise.

Roger Charles : Il s'agissait donc bien à l'époque d'une université anglaise.

Roger Charles : Beaucoup de professeurs venaient des États-Unis.

Roger Charles : Et c'est parce que, dans les années 60, les universités ont explosé. Vous savez, jusqu'aux années 60, il y avait une université pour la Colombie-Britannique, une université de Toronto et une université du Manitoba. Un peu comme les universités d'État aux États-Unis. Et vous savez, toutes les petites universités comme Brock, Concordia, euh et Carleton ont toutes explosé et il n'y avait pas assez de professeurs au Canada pour combler les places. Il y a donc eu beaucoup de recrutement.

Roger Charles : Donc, dans ma faculté en particulier, oui, je dirais, oui, je pense certainement que la moitié du personnel était américaine.

Roger Charles : Ils parlaient tous français. C'était une condition préalable, bien sûr, dans notre cours, vous ne pouviez pas enseigner à moins de parler français et le français est très bon, même si les accents sont un peu bizarres, mais le français est très bon. Dans notre secteur, il y avait donc beaucoup d'Américains, mais des Américains bilingues.

Roger Charles : Donc, pour ce qui est de l'endroit où se trouver dans les années 70, c'était assez intéressant et dans le sens où euh, le Canada traversait des tensions beaucoup, beaucoup, beaucoup plus graves sur le plan politique. Euh, cela résonnait dans le Canada français et anglais à l'époque. Et cela s'est reflété dans une large mesure dans les défis, je pense, tant au niveau administratif qu'au niveau du corps étudiant.

Roger Charles : Il y avait donc essentiellement trois universités en tout et pour tout. Il y avait Carlton, l'université anglaise, l'Université du Québec, l'université française et l'Université d'Ottawa, l'université bilingue, mais plus orientée vers le français.

Matthew Bhamjee : Ok, alors qu'est-ce que vous avez à dire à ce sujet ? Passons à la question suivante. Nous utilisons le terme "culture de la fête" pour désigner les activités sociales en dehors des cours. Pouvez-vous décrire la culture de la fête sur le campus dans les années 70 ?

Roger Charles : Encore une fois, j'étais étudiant diplômé. Je ne vivais pas sur le campus. J'avais plusieurs colocataires et nous partagions une maison, vous savez, euh, au centre-ville d'Ottawa à l'époque. Ma culture de la fête était donc limitée. Quand j'ai quitté le campus, à part quelques amis occasionnels, j'ai quelques amis avec qui je suis toujours ami depuis l'époque où j'étais à l'Université d'Ottawa.

Roger Charles : mais mes activités sociales sur le campus étaient assez minimes, mais la grande, grande, grande, grande différence entre aujourd'hui et maintenant et à l'époque, c'est que fumer était encore courant. C'était encore considéré comme sophistiqué. S'enivrer était considéré comme quelque chose de viril, euh, et pour avoir des relations sexuelles avec une fille, il fallait qu'elle soit ivre, du point de vue d'un homme évidemment.

Roger Charles : Mais la notion que boire est mauvais pour la santé, que fumer est mauvais pour la santé, et tout ce genre de choses, se saouler et ensuite monter dans une voiture et conduire, toutes ces choses qui sont considérées comme illégales ou socialement inacceptables aujourd'hui ne l'étaient pas à l'époque.

Roger Charles : Dans un sens, je suppose que lorsque vous parlez de la culture de la fête, ce n'était pas seulement l'Université d'Ottawa, c'était [toutes] les universités en général qui la pratiquaient.

Roger Charles : Sortir, boire, fumer, avoir des relations sexuelles et toutes ces choses qui sont, vous savez, la norme hollywoodienne des universités, rien de tout cela n'était considéré comme mauvais, d'un point de vue moral ou sanitaire à l'époque. Les gens n'ont donc pas beaucoup réfléchi à l'impact particulier de ces activités sur la santé.

Roger Charles : monter dans une voiture et s'enivrer Toutes ces choses, vous savez, l'alcool au volant, les campagnes anti-tabac, le mouvement de libération des femmes, toutes ces choses avaient commencé et commençaient à avoir un impact sur les comportements sur le campus mais elles n'avaient pas atteint le stade où elles devenaient (comme dans le cas de l'alcool au volant)g les lois devenaient de plus en plus strictes mais elles n'étaient pas telles que monter dans une voiture et s'enivrer était considéré comme une véritable infraction pénale.

Roger Charles : La plupart des gens fumaient encore. L'ironie, aujourd'hui, c'est que la cigarette est le pire des délits, pire que la drogue. À l'époque, c'était bien sûr l'inverse.

Roger Charles : Non, je pense que la contrainte - je ne sais pas quelle est la culture de la fête à l'université, j'enseigne maintenant à l'université de Vancouver, mais je ne fréquente pas mes étudiants, alors qu'à l'époque, il n'était pas interdit aux professeurs d'université d'avoir des relations sexuelles avec leurs étudiantes.

Matthew Bhamjee : Vraiment ? Diriez-vous que c'était, je ne veux pas dire courant, mais plus répandu à l'époque qu'aujourd'hui ?

Roger Charles : Oui, parce que maintenant, si vous couchez avec une de vos étudiantes, vous êtes viré. Alors qu'avant, c'était plutôt un clin d'œil, un clin d'œil, on ne disait plus rien. Donc nous avons certainement, j'ai certainement connu des professeurs qui vérifiaient toujours les étudiants de première année et je parle des professeurs masculins et féminins. Je parle des étudiants de première et deuxième année. Ce n'était donc pas rare.

Roger Charles : Toutes ces choses qui sont aujourd'hui considérées comme mauvaises, vous savez sur les campus, fumer des cigarettes, se saouler, draguer les femmes, étaient considérées comme normales à l'époque. On peut donc dire que c'est le cas. Si vous définissez la culture de la fête comme toutes ces choses, alors oui, il y avait une culture de la fête, mais ce n'était pas le cas.

Matthew : Wow. D'accord. D'accord, nous allons passer à la deuxième section. Je pense que vous en avez parlé très brièvement, mais il s'agit de l'expérience féminine et des normes de genre. Selon vous, que signifiait le féminisme au Canada dans les années 70 ?

Roger Charles : Certainement, si vous regardez les films des années 60, d'Hollywood. Mais juste, juste en général, le sexisme, vous savez, regardez les films de James Bond des années 60 et regardez ceux qui ont été faits dans les années 2010. Les normes sociales sont radicalement différentes. Si vous regardez un film des années 60, il est normal que les femmes soient soit des mères, soit des objets sexuels.

Roger Charles : Au fur et à mesure que les femmes allaient à l'université et s'instruisaient, et que la société passait d'une société rurale à une société urbaine, elles ont commencé à exiger, à juste titre avec le recul, un plus grand respect. Il est donc arrivé à plusieurs reprises que le mouvement féministe soit perçu comme un mouvement de femmes qui ne portent pas de soutien-gorge, qui ne se rasent pas les jambes ni les aisselles et qui portent des bottes militaires.

Roger Charles : Et donc cette transition était certainement, très consciente de ce changement d'attitude envers les femmes à l'université et cela, vous savez, incluait des gens, des hommes comme moi. vous savez, vous étiez toujours attiré par les femmes et vous les convoitiez toujours, mais les femmes devenaient certainement beaucoup plus conscientes et conscientes de leurs propres droits en tant qu'individus plutôt que la vieille blague, vous savez, une femme allait à l'université pour obtenir un baccalauréat, le baccalauréat. et cette attitude de trouver un mari qui subviendrait aux besoins était définitivement en train de changer.

Roger Charles : Les femmes que j'ai connues au cours de mes études supérieures étaient plutôt indépendantes d'esprit. Qui voyaient leur vie en termes de carrière et non en termes de mari ou de famille.

Roger Charles : Je dirais que les années 70 ont été la période où le mouvement féministe a vraiment commencé à s'implanter dans l'université.

Roger Charles : Cela dit, je pense que socialement, la plupart des femmes et des hommes qui sont encore censés se marier sont encore censés avoir des enfants. Mais ce n'était plus un choix automatique par défaut, et ce changement nuancé était le résultat et le reflet du mouvement féministe, qui a vraiment démarré à la fin des années 60 et est devenu encore plus prononcé dans les années qui ont suivi.

Matthew Bhamjee : Il y a donc beaucoup de changements ?

Roger Charles : Oui, mais avec le recul, dans 50 ans, quelqu'un vous contactera probablement pour vous demander ce que vous faisiez à l'époque. Quand vous êtes là-bas, vous vivez dans le cadre de l'expérience que vous vivez et des normes sociales que vous acceptez comme étant les normes d'aujourd'hui. En ce sens, les choses ont changé de manière spectaculaire par rapport à aujourd'hui, mais on ne se réveille pas avec une sorte de moment Eureka. La vie et les normes sociales changent toutes, ne faut-il pas s'en accommoder ?

Roger Charles : Ce n'est qu'avec le recul que l'on se rend compte de la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui et que l'on regarde où l'on était il y a 50 ans et que l'on se rend compte qu'une transition était en cours, mais que l'on n'était pas, que l'on n'était pas complètement complexé.

Roger Charles : La plupart des hommes étaient très dédaigneux à l'égard du mouvement féministe et les considéraient comme de vilaines lesbiennes. Mais en réalité, le travail accompli par la plupart des féministes pour changer la mentalité des hommes et de la société en général a été absorbé et le fait qu'il y ait aujourd'hui plus de femmes que d'hommes dans les universités est le résultat de cette transition.

Matthew : Ok, donc pour la question suivante, diriez-vous qu'il y avait des programmes à l'université, des départements ou des clubs où les femmes étaient moins présentes, acceptées ou représentées ?

Roger Charles : Tous les clubs de sport, je pense, certainement le football, le hockey, vous savez, et c'était encore des sports dominés par les hommes. Les femmes, si nous faisons du sport, je pense qu'à cette époque, nous sommes encore très humm genre d'amateur pour la plupart.

Roger Charles : Je pense que les GG de l'Université d'Ottawa étaient à l'époque une équipe de football très performante. Ils avaient beaucoup de succès, bien plus que Carleton à l'époque. Et l'équipe de hockey sur glace. Je pense donc que la plupart du temps, les équipes sportives étaient encore perçues comme des équipes masculines. Je veux dire, je pense qu'il y avait des sports féminins intercollégiaux, mais je ne pense pas qu'ils jouaient le même rôle que les grandes équipes sportives.

Roger Charles : Et encore une fois, à cette époque, et même aujourd'hui, dans une certaine mesure, je pense qu'ils essaient de changer la mentalité selon laquelle les femmes allaient dans les sciences plus douces, donc on s'attendait toujours à ce que les femmes aillent dans les soins infirmiers. J'avais des amies qui étaient des femmes et qui se destinaient à la médecine. Le nombre de femmes qui s'orientaient vers les professions médicales augmentait donc très rapidement.

Roger Charles : Il y a eu très peu de croisements, je pense, entre les deux clubs et je ne pense pas qu'il y ait eu une grande fusion de ces systèmes de valeurs à l'époque.

Matthew Bhamjee : D'accord. Juste pour vous rassurer, nous sommes toujours bien meilleurs que Carleton au football.

Roger Charles : D'accord, je suis heureux de l'entendre.

Matthew Bhamjee : Je crois qu'on en est à 5 jeux de panda d'affilée ou quelque chose comme ça.

Roger Charles : Vous savez, je connais le propriétaire des Red Blacks d'Ottawa, John Ruddy. Lui et moi sommes allés à l'école ensemble et il a joué [au football] à Carleton. J'ai donc appris à connaître un peu les équipes de football parce que je l'ai connu et qu'il est devenu un promoteur très prospère. C'est pourquoi je pense qu'il a ramené l'équipe de football de Carlton en raison des liens qu'il avait tissés dans les années 70 en jouant au football là-bas.

Roger Charles : Je voudrais ajouter une chose. J'étais très ami avec Maureen McTeer, l'épouse de Joe Clark, qui est devenu premier ministre en 1980. Je m'en souviens très bien, elle était un très bon exemple de l'évolution des femmes dans les années 70. Je suis allée au lycée avec elle, à Saint Pat's, puis j'ai fait mes études à l'UBC. Mais nous nous sommes retrouvées à l'Université d'Ottawa et à ce moment-là, elle était une femme déterminée et indépendante et elle a fait des études de droit à l'Université d'Ottawa.

Roger Charles : Elle était donc une très bonne illustration de la nouvelle femme, la femme de ma génération, la génération des baby-boomers, car elle était très déterminée. Elle avait de grandes ambitions politiques. Elle savait qu'elle voulait être avocate et qu'elle n'allait pas devenir mère simplement parce qu'elle était une femme.

Roger Charles : Et la dernière fois, je me souviens vraiment m'être assis sur le campus avec elle pour discuter. À cette époque, c'est-à-dire à la fin des années 70, elle avait épousé Joe Clark. Elle m'a raconté qu'elle allait devenir chef de l'opposition au père de Justin Trudeau, qui était encore Premier ministre à ce moment-là et qui se présentait, et qu'ils l'ont eu et qu'elle est devenue la femme du Premier ministre, Joe Clark. Et beaucoup de gens l'ont détestée précisément parce qu'elle a fait valoir son indépendance. Elle n'était pas la personne assise à l'arrière, silencieuse et humble, elle est sortie et a fait valoir ses droits. Les deux livres et tout le reste. Elle était donc une très bonne illustration de la façon dont les femmes prenaient leur vie en main et devenaient des professionnelles.

Roger Charles : Au lieu d'épouser des hommes et d'avoir des enfants, elles étaient tout à fait déterminées à mener une vie indépendante. Elle et les femmes que j'ai connues et qui sont devenues médecins ont donc été la première vague, la grande vague de femmes affirmant une vie professionnelle indépendante devenant beaucoup, beaucoup plus répandue.

Matthew Bhamjee : Très bien, nous allons passer à la troisième partie. Les historiens ont beaucoup écrit sur ce qu'ils appellent la révolution de la contre-culture, et sur le fait que votre génération s'est rebellée contre les valeurs de la génération de vos parents. Dans quelle mesure, dans votre cercle social, les gens considéraient-ils qu'ils devaient se mobiliser pour une société plus juste et un monde meilleur, comme vous le dites ?

Roger Charles : Je n'en suis pas sûr. Je pense que toutes les générations se considèrent comme révolutionnaires et défiantes. Mais vous savez, ce qui caractérise notre génération, les baby-boomers, c'est que nous sommes à l'université et que nous sommes la première génération à avoir vraiment eu de la chance. En effet, mes parents sont partis à la guerre, ils ont grandi pendant la dépression, puis après la guerre, c'était les années glorieuses, des années 50 aux années 70.

Roger Charles : Les économies occidentales, y compris l'économie canadienne qui, à l'époque de la fin des années 60 et des années 70, était encore le deuxième pays le plus riche du monde. Aujourd'hui, nous nous situons aux alentours de la 15e ou de la 20e place. Nous avons donc eu la chance de bénéficier d'un système de santé et de toutes sortes de choses qui ont rendu nos vies plutôt agréables.

Roger Charles : Vous savez, la guerre du Vietnam se déroulait aux États-Unis et certains Américains partaient à la guerre. Mais les Canadiens n'étaient pas confrontés à ce genre de traumatisme. Et nous n'avions pas de conscription.

Roger Charles : Si vous deviez me demander quel a été le plus grand changement dans le système de valeurs qui s'est produit, c'est la pilule. Vous savez, quand les femmes pouvaient avoir des relations sexuelles sans avoir à s'inquiéter de tomber enceintes. Ensuite, il y a eu une libération sexuelle et tout le reste, qui a provoqué un énorme changement mental, tant pour les femmes que pour les hommes. Ainsi, l'idée que si vous aviez des relations sexuelles avec une femme, vous deviez l'épouser parce que vous risquiez de tomber enceinte n'existait plus.

Roger Charles : Et puis, bien sûr, les drogues sont devenues assez populaires. Tout cela est basé sur un taux de chômage de 2 ou 3 % et une croissance économique de 2, 3 ou 4 %, etc. Mais dans les années 70, les choses ont commencé à changer. Il n'y avait plus de droit automatique à un emploi à la sortie de l'université. Ainsi, lorsque vous avez parlé dans votre préambule des années 70 comme d'un âge ennuyeux pour la plupart des gens, je pense que c'est à cause des excès des années 60 et de la révolution ou de la réaction au conservatisme ou au traditionalisme que nos parents ont dû considérer avec eux, parce que les modèles économiques qui avaient abouti à la croissance de la société économique occidentale au cours des 25 années précédentes échouaient. Et donc, par définition, les gens sont devenus plus réservés et plus conservateurs.

Roger Charles : Et bien sûr, en fin de compte, cela a abouti à un grand désastre, dans un sens, qu'à partir des années 80, nous avons le reflux conservateur. Et ce que nous voyons quand le chaos fait aux États-Unis aujourd'hui et Pierre Poilievre de et le parti populaire aujourd'hui est un reflet de toutes les choses, umm, que nous avons commencé comme une réaction à la situation économique qui se déroulait dans les années 70.

Roger Charles : Je ne suis pas sûr que l'on puisse dire que notre génération est vraiment révolutionnaire, les gouvernements des baby-boomers sont une source d'embarras pour votre génération. Je regarde Trump et beaucoup de gens qui ont le pouvoir, Xi Jinping en Chine, Modi en Inde et Erdogan, ils font tous partie de ma génération et je pense que ce sont des gens horribles. Ils font tous partie de ma génération et je pense que ce sont des gens horribles.

Roger Charles : Donc oui, je suis sûr qu'il s'agit d'une réaction culturelle, pas d'une révolution.

Matthew Bhamjee : Sur ce point, je pense que les gens deviennent parfois un peu plus conservateurs en vieillissant. Je suis sûr que cela m'arrivera, et en plus de cela, peut-être que ces personnes au pouvoir étaient plus privilégiées lorsqu'elles étaient plus jeunes et qu'elles n'ont donc pas eu la même perspective. Donald Trump n'aurait pas nécessairement été affecté par les effets de la guerre du Viêt Nam parce que son père s'est assuré qu'il n'était pas enrôlé ou quoi que ce soit d'autre.

Roger Charles : Bill Clinton, lui aussi, a échappé à l'appel sous les drapeaux. Tous les présidents américains et George W. Bush ont donc échappé à l'appel sous les drapeaux parce qu'ils le pouvaient. Quoi qu'il en soit, c'est une autre histoire.

Matthew Bhamjee : D'accord. Je pense que nous avons le temps pour une dernière question. Est-ce que vous aimeriez poser la question sur la sexualité et le harcèlement, ou préférez-vous continuer sur la voie des protestations et de la contre-culture ?

Roger Charles : Je pense que la sexualité et le harcèlement, je ne sais pas...

Matthew Bhamjee : C'est à vous de décider, vous n'êtes pas obligé de parler de ce qui vous met mal à l'aise.

Roger Charles : Je dirai simplement que le harcèlement sexuel est un sujet très à la mode aujourd'hui, bien sûr, avec les affaires d'Harvey Weinstein et tout ce genre de choses. Et oui, toutes ces choses se passaient à l'époque, et les professeurs étaient tout aussi mauvais que tout le monde le sait. Pas beaucoup, mais certains d'entre eux couraient certainement après les filles. Vous feriez donc mieux de parler de harcèlement sexuel à des femmes de mon âge, car je suis sûre qu'elles en ont subi beaucoup.

Roger Charles : Ou pas beaucoup, mais c'était évident et personne n'en pensait rien. Le mouvement féministe s'est précisément attaqué à ce genre de choses pour montrer que les femmes ne sont pas seulement des objets sexuels et des jouets sexuels pour le plaisir interdit.

Roger Charles : Il ne fait donc aucun doute que ces choses ont existé. Mais en tant qu'homme, avez-vous pensé que c'était particulièrement mauvais ? Vous savez, vous êtes allé voir un film de James Bond et ils étaient terriblement sexistes. En fait, la plupart des films étaient terriblement sexistes. Si vous regardez les films de l'époque, l'idée d'avoir des relations sexuelles avec une jeune fille de 16 ans était normale. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Mais on n'était pas un paria pour ce genre de choses. Il m'est donc très difficile de parler de ce genre de choses, car il s'agissait d'une norme acceptée qui n'est plus acceptable aujourd'hui.

Roger Charles : L'autre chose, c'est que (et j'y reviens) la grande dynamique à Ottawa, c'était de savoir si le Québec allait se séparer ou non.

Roger Charles : Pour être honnête, j'ai beaucoup travaillé au Québec dans les années 60 et 70 et aucune société au Canada n'a changé autant que le Québec. Au Québec, le pouvoir de l'Église catholique était très important, mais aujourd'hui, plus personne ne va à l'église au Québec. Et puis il y a eu la révolution sociale, qui a été provoquée en partie par le désir d'indépendance du Québec.

Roger Charles : Et la combinaison de la pilule et de l'urbanisation et de toutes ces choses a eu un impact beaucoup, beaucoup, beaucoup plus grand sur euh, la société québécoise et la société française que sur la société canadienne anglaise, qui était la société dominante et le conflit était principalement un conflit français. Et le conflit n'est jamais terminé.

Roger Charles : Et donc c'était, je pense que c'était une question beaucoup plus sensible là où vous précisément parce que c'était une université bilingue. Je suis sorti et j'ai eu de bonnes relations avec des Français que je connaissais, filles et garçons, mais il y avait des solitudes considérables entre les Anglais et les Français.

Roger Charles : Eh bien, c'est encore assez important. À mon avis, je suis très heureux d'être allé à l'Université d'Ottawa à l'époque, car l'Université d'Ottawa et Carlton étaient à peu près sur un pied d'égalité. Même Carlton était un peu mieux loti. Maintenant, il est clair qu'Ottawa est beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup mieux. Je pense qu'elle offre une grande valeur ajoutée, précisément parce qu'elle a été ou est la plus grande université bilingue du Canada, voire du monde.

Roger Charles : Et c'était un triomphe de l'administration que l'Université d'Ottawa a assumé pour garder ce, ce dynamisme et cet, cet engagement interculturel dans des temps assez difficiles politiquement au Canada. Donc je pense que s'il y a eu, s'il y a un soulignement schématique à Ottawa pendant cette période, c'était la gestion d'une université qui avait les pieds dans les deux camps, le Canada français et le Canada anglais, et où il y avait parfois un potentiel pour un vrai conflit physique, vous savez ?

Roger Charles : Mais le FLQ, on faisait sauter des boîtes postales et en 1970, bien sûr, il y a eu la Loi sur les mesures de guerre parce qu'un tas de gens ont été tués. L'Université d'Ottawa aurait donc été dans l'épaisseur de la dynamique politique, alors je pense que c'est à l'honneur de l'administration de l'époque de gérer les deux, la dynamique à l'université, encore une fois avec le recul, très bien. Et l'université, je pense, est bénie et cela dit, a énormément bénéficié du fait d'être une université bilingue.

Matthew Bhamjee : D'accord. Je vous remercie. Je pense que c'est tout ce dont j'ai besoin.

--FIN DE L'ENTRETIEN FORMEL